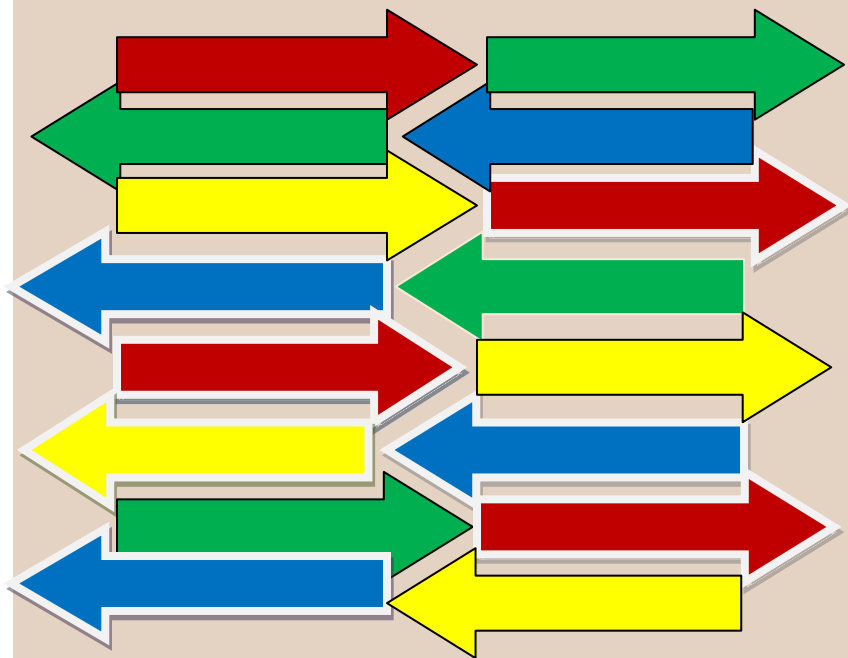


ISSN : 2310-3329

REVUE DE PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES

ÉCHANGES



VOLUME 3 : SCIENCES HUMAINES

REVUE SEMESTRIELLE VOLUME 3 N° 011 décembre 2018
LOMÉ-TOGO

REVUE DE PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES

ÉCHANGES

VOLUME 3 : SCIENCES HUMAINES

Volume 3, N° 011 décembre 2018

**Laboratoire d'Analyse des Mutations Politico-juridiques,
Économiques et Sociales (LAMPES)
Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société
Université de Lomé
01 BP 1515 Lomé**

ISSN 2310-3329

ADMINISTRATION ET RÉDACTION DE LA REVUE

Revue de Philosophie, Lettres et Sciences humaines de la Faculté des Sciences de l'Homme et de la
Société, Université de Lomé (Togo)
Revue créée en 2013

Directeur de publication : Pr Octave Nicoué BROOHM

Coordinateur de Rédaction : Pr Robert DUSSEY

Secrétariat de rédaction :

Coordinateur du secrétariat de rédaction : Bilina Iba BALLONG, Maître de conférences

Coordinateur Adjoint du secrétariat de rédaction : Kokou GBEMOU, Maître de conférences

Membre du secrétariat de rédaction : Roger FOLIKOUE, Bilakani TONYEME, Charles-Grégoire Dotsè ALOSSE, Bantchin NAPAKOU, Yawo AMEWU, Koffi AGNIDE, Komlan AZIALE

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Pr Koutchoukalo TCHASSIM

Pr Serge GLITHO

Pr Komla NUBUKPO

Pr François D. GBIKPI

Pr Laurence FAVIER

Pr Doh Ludovic FIÉ

COMITÉ DE LECTURE

Pr Yaovi AKAKPO (Université de Lomé)

Pr TCHAMIE Thiou (Université de Lomé)

Pr Komi KOSSI-TITRIKOU (Université de Lomé)

Pr Essè AMOUZOU (Université de Lomé)

Pr Cyrille KONE (Université de Ouagadougou 1)

Pr Pierre NAKOULIMA (Université de Ouagadougou 1)

Pr Mahamadé SAVADOGO (Université de Ouagadougou 1)

Pr Augustin DIBI (Université de Cocody, Abidjan)

Pr Kazaro TASSOU (Université de Lomé)

Pr Adovi GOEH-AKUE (Université de Lomé)

Pr Koffi AKIBODE (Université de Lomé)

Pr Yao DJIWONOU (Université de Lomé)

Pr Laurence FAVIER (Université Lille 3)

Pr Doh Ludovic FIÉ (Université de Bouaké)

Pr Widad MUSTAFA EL HADI (Université Lille 3)

Pr Atafeï PEWESSI (Université de Lomé)

Pr Issiaka KONÉ (Université de Bouaké)
Pr Essoham ASSIMA-KPATCHA (Université de Lomé)
Pr Robert DUSSEY (Université de Lomé)
Pr Tamasse DANIOUE (Université de Lomé)
Pr Essodina K. PERE-KEWEZIMA (Université de Lomé)
Pr Komlan E. ESSIZEWA (Université de Lomé)
Pr Thiémélé L. Ramsès (Université de Cocody, Abidjan)
Pr Jean-Gobert TANOI (Université de Bouaké)
Pr Rubin POHOR (Université de Bouaké)
Pr Henri BAH (Université de Bouaké)
Pr Antoine KOUAKOU (Université de Bouaké)
Pr Tchégnon ABOTCHI (Université de Lomé)
Pr Wonou OLADOKOUN (Université de Lomé)
Pr Aklesso ADJI (Université de Lomé)
Pr Dossou GBENOUGA (Université de Lomé)
Pr Kokou ALONOU (Université de Lomé)
Pr Nicoué BROOHM (Université de Lomé)
Pr Edinam KOLA (Université de Lomé)
Lalle Richard LARE, Maître de Conférences (Université de Lomé)
Lare KANTCHOA, Maître de conférences (Université de Kara)
Komlan KOUZAN, Maître de conférences (Université de Kara)
Padabô KADOUZA, Maître de conférences (Université de Kara)
Donissongui SORO, Maître de conférences (Université de Bouaké)
Souleymane SANGARÉ Maître de conférences (Université de Bouaké)
N'goran François KOUASSI, Maître de recherche (Université de Bouaké)
Brou Émile KOFFI, Maître de conférences (Université de Bouaké)
Afiwa Pépvi KPAKPO, Maître de conférences (Université de Lomé)
Mike MOUKALA NDOUMOU, Maître de conférences (Université Omar Bongo, Libreville)
Komi KOUVON, Maître de conférences (Université de Lomé)
Gbati NAPO, Maître de conférences (Université de Lomé)
Komlan AVOUGLA, Maître de conférences (Université de Lomé)
Folligan HETCHELI, Maître de conférences (Université de Lomé)
Koffi Messan Litinmé MOLLEY, Maître de conférences (Université de Lomé)
Mawusse Kpakpo AKUE-ADOTEVI, Maître de conférences (Université de Lomé)

Secrétaire : Rahima BOUKARI

Éditeur : Laboratoire d'Analyse des Mutations Politico-juridiques, Économiques et Sociales (**LAMPES**), Université de Lomé.

Mail : lampes.ul@gmail.com

Site : www.lampes-ul.org

Contact

- Adresse : Revue Échanges, Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Lomé, 01 BP : 20459, Lomé-Cité, Togo.
- Tel : 90063972 ; 90844484 ; 90142268 (Uniquement pour les renseignements)
- Mail : revueechanges@gmail.com

SOMMAIRE

SOMMAIRE	15
-----------------------	-----------

SCIENCES HUMAINES	543
--------------------------------	------------

CONCEPTIONS ET GESTION DES ORDURES À ASSÔKÔ (SUD-EST DE LA CÔTE D'IVOIRE), XVII ^E -XVIII ^E SIÈCLES, ADJÉ SÉVERIN ANGOUA (UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY D'ABIDJAN – RCI).....	545
--	-----

SAVOIRS LOCAUX ET SUIVI PRENATAL DANS LA ZONE SANITAIRE ALLADA-TOFFOZE (SUD BENIN), ROGER AYÉLODJOU ATCHOUTA, AZIZOU CHABI IMOROU, (UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI – BÉNIN), YVETTE ONIBON DOUBOGAN (UNIVERSITÉ DE PARAKOU – BÉNIN), ALBERT TINGBE-AZALOU (UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI – BÉNIN).....	557
---	-----

LA CONTRIBUTION DE MADELEINE PERE DANS LA COLLECTE DES ARCHIVES COLONIALES DU CERCLE DE GAOUA DE 1902-1957 (HAUTE-VOLTA), BOUBIÉ BAZIE (UNIVERSITÉ PROFESSEUR JOSEPH KI-ZERBO DE OUAGADOUGOU – BF)	580
--	-----

LES ESPACES MARÉCAGEUX, ENTRE DYNAMIQUE DE L'HABITAT ET PRATIQUE DU MARAICHAGE INTRA-URBAIN À DALOA (CENTRE-OUEST DE LA CÔTE D'IVOIRE), GBITRY ABEL BOLOU, EGUE ALPHONSE CHARLES TROTSKY MEL (UNIVERSITÉ JEAN LOROUGNON GUÉDÉ DE DALOA – RCI), KOUASSI INNOCENT KANGA (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA DE BOUAKÉ – RCI).....	596
---	-----

LES DYNAMIQUES EXPLICATIVES DU RADICALISME ET DE L'EXTRÉMISME VIOLENTS EN AFRIQUE, THÉLESPHORE TOLITON DIKPO (UNIVERSITÉ D'ABOMEY CALAVI – BÉNIN).....	615
--	-----

BALAFON ET RELIGION AU BURKINA FASO. DU RAPPORT DE L'INSTRUMENT AUX PRATIQUES RELIGIEUSES DE LA SOCIÉTÉ GOIN DANS LES COMMUNES DE BANFORA ET DE NIANGOLOKO, TIONYÉLÉ FAYAMA, VALÉRIE CLAUDINE OUEDRAOGO/ROUAMBA, AIMÉ DÉSIRÉ HEMA (UNIVERSITÉ PR JOSEPH KI-ZERBO DE OUAGADOUGOU – BF)	635
---	-----

GESTION PARTICIPATIVE DE LA FORÊT CLASSÉE DE WOUTO À AVETONOU AU SUD-TOGO : RÉUSSITE OU ÉCHEC ?, KOKOU MAWULIKPLIMI GBEMOU (UNIVERSITÉ DE LOMÉ – TOGO)	651
--	-----

ASCENSION POLITIQUE DES ÉLITES DU BÉNIN PRÉ-DÉMOCRATIQUE : HISTORICITÉ ET ITINÉRAIRES SOCIOLOGIQUES, PATRICK HINNOU (UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI - BÉNIN)	664
--	-----

DÉTERMINANTS SOCIO-DÉMOGRAPHIQUES DE LA VULNÉRABILITÉ DES POPULATIONS DES ZONES À RISQUES HYDROMÉTÉOROLOGIQUES DE KORHOGO AU NORD DE LA CÔTE D'IVOIRE, ARSÈNE KADJO, FERDINAND ADJA VANGA, SÉGBÉ GUY ROMARIC BALLE, SERGES FIDÈLE ASSOUMAN (UNIVERSITÉ PELEFORO GON COULIBALY DE KORHOGO – RCI)	682
---	-----

ANALYSE DE L'EFFET DES DÉPENSES DE SCOLARISATION SUR LA RÉUSSITE SCOLAIRE DANS LES MÉNAGES AGRICOLES RURAUX DES COMMUNES DE NIKKI ET DE N'DALI, ABDUL-RAZAK KOTCHONI, ESTHER OGOUNIYI ADIMI, JACOB A. YABI (UNIVERSITÉ DE PARAKOU – BÉNIN).....	701
---	-----

ACTIVITÉS MINIÈRES, CONFLITS ET DÉVELOPPEMENT SOCIOÉCONOMIQUE EN MILIEU RURAL IVOIRIEN : ÉTUDE DES CAS DE TONGON DANS LA SOUS-	
--	--

PRÉFECTURE DE N'BENGUÉ, ITY À ZOUAN HOUNIEN ET AGBAHOU À DIVO, AMANI AUGUSTIN KOUADIO (UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY D'ABIDJAN – RCI).....	715
LES MOTOTAXIS DANS LES STRATÉGIES D'INSERTION SOCIOPROFESSIONNELLE DES JEUNES EN CÔTE D'IVOIRE, ROBERT G. LOBA, VINCENT D. DIBI, NABINDOU KONE (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA DE BOUAKÉ – RCI)	731
DIFFICULTÉS D'APPRENTISSAGES DU FRANÇAIS DES ÉLÈVES DU CM2 DES INSPECTIONS DE L'ENSEIGNEMENT PRÉSCOLAIRE ET PRIMAIRE DE LOMÉ, Kossi LODONOU (UNIVERSITÉ DE LOMÉ - TOGO)	745
QUAND L'ÉMOTION INFLUENCE LE PROCESSUS DE COMPRÉHENSION, FAUSTIN MOUNGUENGUI (UNIVERSITÉ OMAR BONGO DE LIBREVILLE – GABON)	764
EFFET DU STATUT VISUEL ET DES PROCÉDURES TACTILES SUR LA RECONNAISSANCE D'OBJETS CHEZ LES SUJETS DÉFICIENTS VISUELS ET VOYANTS, LOUIS ANGE ONKEREKAKOULA (UNIVERSITÉ OMAR BONGO DE LIBREVILLE – GABON).....	779
APPORT DE L'UNIVERSITÉ PELEFORO GON COULIBALY DE KORHOGO DANS LE DÉVELOPPEMENT URBAIN, ANOUMAN YAO THIBAUT OUSSOU, TCHAN ANDRÉ DOHO BI, GRAH FELIX BECHI (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA DE BOUAKÉ – RCI),.....	791
EXCLUSION FINANCIÈRE ET STRATÉGIES DE RÉSILIENCE DES FEMMES DE L'ASSOCIATION VILLAGEOISE D'ÉPARGNE ET DE CRÉDIT, WEBEHESSON, DE SOAKPE-DOUEDY (CÔTE D'IVOIRE), RUBIN POHOR (UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA DE BOUAKÉ – RCI).....	807
RATIONALITÉS SOCIALES ET ENJEUX DE LA NON-OBSERVANCE THÉRAPEUTIQUE CHEZ LES DIABÉTIQUES DU CENTRE ANTIDIABÉTIQUE D'ABIDJAN (CADA) EN CÔTE D'IVOIRE, KANDO AMÉDÉE SOUMAHORO (UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY D'ABIDJAN – RCI).....	827
LA PROBLÉMATIQUE DE LA SÉCURITÉ ALIMENTAIRE DANS UN CONTEXTE D'INSÉCURITÉ ET DE RÉTRÉCISSEMENT DU LAC TCHAD, JIM NAREM BOUYO KWIN, AMANE TATOLOUM (UNIVERSITÉ DE N'DJAMENA –TCHAD).....	845
LE PROGRAMME D'URGENCE ET LES MUTATIONS SOCIOÉCONOMIQUES AU NORD DE LA CÔTE D'IVOIRE (1974-1980), BEN SOUALIOUO MEÏTE, BAKARY TRAORE, GNOPOH JULIEN PREGNON (UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY D'ABIDJAN – RCI)	867
ANALYSE DES PARADOXES DE L'IMPLICATION DES ÉLUS LOCAUX DANS LA GOUVERNANCE DE L'ÉCOLE AU MALI (CAS DANS LES COMMUNES DE OUATAGOUNA, MARKALA, SAN ET COMMUNE V DU DISTRICT DE BAMAKO), IDRISSE SOÏBA TRAORE (UNIVERSITÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES DE BAMAKO – MALI)....	886
ZONES DE PRÉVALENCE ENDÉMIQUE ET MÉTHODES DE CORRECTION DE LA FLUOROSE DENTAIRE DANS LES COMMUNES DE DASSA-ZOUME ET DE GLAZOUE, JEAN BOSCO KPATINDÉ VODOUNOU' ODETTE KOGBÉ DASSI (UNIVERSITÉ DE PARAKOU – BÉNIN)	904

**ASCENSION POLITIQUE DES ÉLITES DU BÉNIN PRÉ-
DÉMOCRATIQUE : HISTORICITÉ ET ITINÉRAIRES
SOCIOLOGIQUES**, Patrick HINNOU (Université d'Abomey-Calavi - Bénin)
hinson84@yahoo.fr

Résumé

Avant l'indépendance du Dahomey, devenu Bénin en 1974, l'administration publique a été conduite par la classe sociale des autochtones *akowé* venue concurrencer l'élite afro-brésilienne des *Agouda*. Depuis cette période jusqu'à la fin du régime révolutionnaire, se sont succédé plusieurs générations d'élites politiques. Comment les différentes élites ont-elles négocié le renouvellement du pouvoir avant la transition démocratique au Bénin ? Cet article étudie les trajectoires des élites de l'arène politique dans le Bénin pré-démocratique, c'est-à-dire jusqu'au basculement idéologique du pays vers la démocratie en 1990. Cette recherche qualitative intègre une fouille documentaire et des « entretiens compréhensifs » réalisés au Bénin. Elle adopte le modèle d'analyse axé sur « la construction sociale de la réalité » avec l'interactionnisme symbolique. Cette approche est combinée avec l'analyse stratégique et la perspective sociohistorique. Il ressort que l'élite afro-brésilienne ou les *Agouda* et les *akowé* (intellectuels) ont tour à tour conquis le pouvoir politique en se servant, selon le cas, de leur capital social, économique et culturel. La désillusion a favorisé la prise du pouvoir par l'élite militaire qui, aveuglée par la mauvaise gestion, les dérives autoritaires, le militantisme biaisé, la délation et la cooptation de certains civils, s'est aussi éloignée des enjeux du développement.

Mots clés : Pré-démocratie, *agouda*, *akowé*, élites militaires, DG, capital social, élites.

**POLITICAL ASCENSION OF THE ELITES OF PRE-DEMOCRATIC
BENIN: HISTORICITY AND SOCIOLOGICAL TRAJECTORIES**

Abstract

Before the independence of Dahomey, which became Benin in 1974, the public administration was conducted by the social class of native *akowé* who competed the Afro-Brazilian elite *Agouda*. From this period until the end of the revolutionary regime, several generations of political elites are followed one another. How did the different elites negotiate the renewal of power before the democratic transition in Benin? This paper studies the trajectories of the elites of the political arena in pre-democratic context of Benin; that is to say until the ideological transformation of the country from authoritarian regime to democracy in 1990. This qualitative research integrates a search of documents and "comprehensive interviews" conducted in Benin. It adopts the analysis model focused on "the social construction of reality" with symbolic interactionism. This approach is combined with the strategic analysis and the sociohistorical perspective. It appears that the Afro-Brazilian elite or the *Agouda*, and the *akowé*

(intellectuals) have successively conquered political power by using, depending on the case, their social, economic and cultural capital. The disillusion has favored the access to power by the military elite who, blinded by mismanagement, authoritarian drifts, biased militancy, the denunciation and co-optation of certain civilians, has also moved away from the major issues of development.

Keywords : Pre-democracy, *agouda*, *akowé*, military élites, DG, social capital, elites.

Introduction

La lutte pour l'indépendance du Dahomey, devenu Bénin pendant la révolution, a abouti le 1^{er} août 1960. Bien des années avant la signature de cet acte politique, les Dahoméens sont associés à la gestion des affaires publiques en cautionnant l'expérience de « l'État importé » (B. Badié, 1992). Dès lors, l'administration coloniale et postcoloniale a vu naître la classe sociale des autochtones *akowé* venue concurrencer l'élite afro-brésilienne des *Agouda*. Depuis cette période jusqu'à la fin du régime révolutionnaire incarné par « l'État commando »¹ (G. Elwert, 1990), se sont succédé plusieurs générations d'élites politiques, ce qui rend dynamiques les jeux et enjeux autour du renouvellement du pouvoir des élites.

La littérature existante permet de répertorier deux principaux types de productions touchant à l'objet de cette réflexion. Dans le premier, A.-M. Sanvi (1977) s'intéresse beaucoup plus à l'histoire d'établissement des métis (*Agouda*) et des Brésiliens dans la colonie du Dahomey entre 1890 et 1920. Ce mémoire met en relief le rôle joué par les Brésiliens pendant la traite négrière ainsi que celui qu'ont assumé plus tard leurs descendants métis dans la chaîne de production et d'administration à l'échelle de leur « pays d'adoption ». N. Tidjani-Serpos et J. Caffé (1993) ont, quant à eux, présenté les contours du projet brésilien pour la ville de Porto-Novo (capitale politique du Bénin), tant en termes de construction d'infrastructures architecturales qu'en termes d'administration, même si, selon ces auteurs, le rêve brésilien a été quelque peu brisé étant donné que les Brésiliens ne sont plus parvenus à réaliser leur ambitieux projet. Dans sa recherche sur les *Agouda*, M. R. Monteiro Ribeiro (1996) les présente comme des Brésiliens du Bénin et qui doivent ce nom aux Béninois du Sud. En combinant l'aspect anthropologique et l'aspect photographique, il décrit les *Agouda* dont l'histoire recoupe l'esclavage comme relevant d'un groupe identitaire qui comporte des sous-groupes. Quant au second type de production, il est surtout porté par l'ouvrage de

¹ C'est l'État centraliste qui régenté tout. Il renvoie à un système politique incarné par un seul parti politique, le parti-État qui véhicule la pensée unique. Dans un tel État, tout autre parti concurrent est étouffé ou contraint à la clandestinité.

R. Banégas (2003) qui relate les hauts et les bas de la transition démocratique béninoise en parlant de « démocratie à pas de caméléon ». Il s'intéresse par ailleurs aux *akowé* (autochtones intellectuels) dont l'histoire a été faite en mettant en relief leur présence dans l'arène nationale.

L'enjeu de notre contribution, loin d'aborder les *Agouda* et les *akowé* de façon isolée, consiste à intégrer ces deux groupes d'élites avec leur capital social dans une dynamique d'interactions à l'aune des perceptions ou représentations sociales, et de leurs itinéraires sociologiques autour des jeux et enjeux du pouvoir à l'échelle nationale. Ces deux groupes d'élites, dont l'un essaie de prendre la place de l'autre dans la gestion des affaires publiques, sont aussi déconstruits avec l'avènement d'autres catégories d'élites qui refusent de subir la domination. Aussi est-il besoin de souligner que la mise en perspective sociologique servant de relief à cette production scientifique entend aller au-delà de l'approche développée par R. Banégas autour de la notion d'*akowé*.

Cela dit, Comment les différentes élites ont-elles négocié le renouvellement du pouvoir avant la transition démocratique au Bénin ? Une analyse sociologique permet d'observer que le pouvoir politique est resté longtemps concentré aux mains d'une minorité. Identifiable au sud du pays, celle-ci jouissait, entre autres, d'un niveau d'instruction appréciable qui la mettait dans une position privilégiée à travers l'image des « évolués » (personnes civilisées, éclairées et intellectuellement accomplies) qu'elle projetait sur le reste de la société. S'il est vrai que l'arène politique est restée longtemps dominée par une élite restreinte qui s'octroyait tout le pouvoir, il convient cependant de souligner que celle-ci n'est pas restée figée. Cette élite politique a subi une transformation sociale profonde. On observe à chaque fois un renouvellement de l'élite, qui s'apparente à une migration géographique et socioculturelle. Tout se passait comme si elle répondait à un principe de circularité. Toutes les générations d'élites politiques qui se sont levées pour se succéder à la tête du pouvoir politique ne s'assimilent pas sur le plan sociogéographique, mais conservent tout de même un point commun qui intéresse le sociologue : la monopolisation du pouvoir politique dans tous ses compartiments, en parfaite intelligence avec le « régionalisme » (S. Decalo, 1973, p. 449-478) et l'ethnocentrisme, deux notions qui renvoient à la préférence accordée à sa région ou à son ethnie, et ce au détriment de l'intérêt supérieur de la nation.

Notre propos vise à reconstituer les trajectoires sociologiques des élites politiques dans le Bénin pré-démocratique, c'est-à-dire avant la transition démocratique amorcée en 1990. Pour ce faire, nous identifierons, *primo*, les générations d'élites politiques qui se sont relayées depuis la période coloniale jusqu'à la fin du régime marxiste-léniniste, pour analyser les mécanismes de leur ascension sociale, notamment les conditions sociales, culturelles voire économiques qui ont milité en leur faveur. *Secundo*, nous analyserons la mutation subie par chaque génération d'élites soit dans le sens de son évincement, soit dans

celui de sa résignation à la coexistence, comme s'il s'agit d'une réinvention des « règles du jeu politique » (F.-G. Bailey, 1971). *Tertio*, nous expliquerons, et ce de façon transversale, comment chaque génération d'élites a servi la cause du développement selon sa profession de foi ou comment elle a, au contraire, soumis les concitoyens aux effets de la paupérisation ayant provoqué sa « délégitimation » (D. Bigo, 1993, p. 155-163). En réalité, ces trois niveaux d'analyse s'imbriquent les uns dans les autres car la trajectoire sociologique de chaque génération d'élites révèle le capital social ayant favorisé son accession au pouvoir politique et, plus tard, les causes de son évincement, synonyme de la non atteinte des objectifs de développement.

1. Méthodologie de la recherche

Du point de vue méthodologique, le présent article est une recherche exclusivement qualitative. Celle-ci se base aussi bien sur la fouille documentaire que sur des entretiens réalisés au Bénin durant une enquête discontinue de neuf mois (entre 2009, 2010 et 2011) dans le cadre de nos recherches doctorales. Sont seulement prises en compte ici les données d'une vingtaine de personnes faisant l'objet d'« entretiens compréhensifs » (J.-C. Kaufmann, 1996) qui donnent la priorité aux savoirs et perceptions des enquêtés plutôt qu'aux points de vue du chercheur. De statuts socioprofessionnels différents, ces personnes des deux sexes peuvent être regroupées en trois tranches d'âges (jeunes, adultes, vieux).

En restant dans la dynamique de la sociologie de l'interprétation, cet article adopte le modèle d'analyse axé sur la construction sociale de la réalité (P. Berger, Th. Luckmann, 2003) avec l'interactionnisme symbolique d'E. Goffman. Pour cet auteur, « les interactions sont les atomes de la société. Elles fondent toute la dureté et toute l'élasticité, toute la couleur et toute l'uniformité de la vie sociale, qui nous est si évidente et pourtant si mystérieuse. » (E. Goffman cité par Y. Winkin, 1993, p. 474).

L'approche interactionniste permet de mettre en perspective sociologique les relations entre tous les acteurs impliqués dans le processus de renouvellement du pouvoir politique. Pour ce faire, nous ne priorisons pas les individus, mais plutôt les interactions qui émergent de l'action de chacune des « générations » d'élites concernées par cette recherche. Cette approche est combinée avec l'analyse stratégique inspirée par le jeu des acteurs (M. Crozier et H. Friedberg, 1977) et la perspective sociohistorique (G. Noiriel, 1998, 2005, 2006 ; M. Offerlé, 1999). Celle-ci se justifie surtout par la nécessité de faire la reconstitution et l'appropriation des trajectoires pouvant rendre compte des faits ou événements passés.

2. Résultats et discussions

2.1. Trajectoire sociologique des *Agouda* et des *akowé*

« Le pouvoir ne se donne pas, il s'arrache », affirme-t-on de nos jours à travers les imaginaires sociaux au Bénin. Cette réalité politique a aussi inspiré par le passé les catégories d'élites qui se sont succédé dans la monopolisation du pouvoir d'État au Bénin, depuis le centre jusqu'à la périphérie. Cette partie est d'abord consacrée aux *Agouda*, une élite afro-brésilienne qui a longtemps géré tous les paliers du pouvoir politique. Elle permet ensuite d'analyser le profil sociologique de la génération des intellectuels (c'est-à-dire *akowé* en langue fon) autochtones béninois qui ont réussi à faire changer la donne en tentant d'évincer les *Agouda*, même si ceux-ci les ont contraints à une certaine coexistence. Au-delà de la course au pouvoir sur fond d'affirmation identitaire, la non prise en compte des intérêts du peuple et le constat de sa paupérisation manifeste servaient de motivations aux générations d'élites qui ont éprouvé le besoin d'engager un jeu à somme nulle pour accéder au pouvoir d'État afin de gérer les affaires publiques à l'échelle nationale.

2.2. *Agouda*, une élite afro-brésilienne

Le phénomène de la traite négrière a joué un grand rôle dans la recomposition sociale, économique et politique du Dahomey. L'on ne doit pas perdre de vue que la dimension économique a servi de porte d'entrée du Dahomey sur le reste du monde. Th. Vittin (1989) a défendu cette position dans son exposé sur les élites modernes au Bénin. L'histoire a donc révélé que le brassage des cultures, rendu possible par le commerce triangulaire, a largement contribué à l'avènement d'une génération d'élites politiques. Il s'agit des *Agouda* qui ont réussi la concentration des pouvoirs politico-économiques. En effet, c'est à partir du XIX^e siècle que certains esclaves² et fils d'esclaves issus du métissage culturel ont quitté le Brésil pour rejoindre leur terre natale, le Dahomey, où ils ont principalement occupé les villes de Ouidah, de Grand-Popo, de Porto-Novo. La plupart étaient instruits et ont gardé « le nom de leurs anciens maîtres. » (M. R. Monteiro Ribeiro, 1996 ; A.-M. Sanvi, 1977). D'où l'avènement des familles comme d'Oliveira, d'Almeida, da Silva, Domingo, de Souza, Vieyra, Antonio, do Rego, etc. Leurs noms évoquaient un double prestige : ils sont instruits et ont été en contact avec des « Blancs ». Ils ont donc acquis un nouveau statut, celui des « presque-Blancs », c'est-à-dire qu'ils bénéficient d'une considération proche de celle accordée aux Blancs. Une des décisions de l'administration coloniale en dit davantage sur leur statut social. Selon cette décision, le nom des Français était précédé de « Monsieur », celui des Brésiliens de « Sieur » et celui des indigènes de « nommé³ ».

² Pour mieux cerner les contours du commerce des esclaves, lire P. F. Verger (1968).

³ Ces précisions sont publiées au Journal officiel du 15 avril 1890 dans le Dahomey d'alors.

De plus, ces *Agouda* ou Afro-Brésiliens ont acquis un pouvoir économique à travers diverses activités commerciales, y compris le grand rôle joué dans le commerce du bois d'ébène et de l'huile de palme (C. Coquery-Vidrovitch, 1971, p. 107-123), sans oublier l'achat du foncier qui faisait d'eux des propriétaires terriens incontestables.

Les *Agouda* ont vite compris qu'en plus de leur commerce déjà florissant, il leur faudra acheter des terres, source de richesse, pour s'enraciner davantage dans le pays et accroître leur niveau de bourgeoisie et de pouvoir sur les autochtones. L'intérêt des Béninois pour l'achat du foncier aujourd'hui provient certainement de là. (Petit fils d'*Agouda*, entretien, Porto-Novo, 2011).

Ils avaient tous les attributs d'une classe bourgeoise. Si le pouvoir économique a rehaussé leur position sociale et politique, celui-ci ne leur a pas entièrement permis d'écarter l'ancienne classe d'élites autochtones. Seulement, leur présence est devenue une donnée qu'il faudra désormais considérer. La nouvelle réalité politique ouvrira donc le chantier de la coexistence, du compromis et du jeu des alliances entre les « anciens autochtones » et la nouvelle génération d'élites que constituaient les *Agouda*.

Les *Agouda* qui ont bénéficié du fruit de leur fréquentation des écoles catholiques des missionnaires et d'une base économique assez étendue du fait de « leur période de prospérité et de noblesse d'argent » (N. Bako Arifari, 2000, p. 221-231), vont voir leur prestige sociopolitique perdre de son éclat. Leur statut de premiers instruits les avait confortés dans une position de privilégiés auprès d'une administration coloniale où la France leur avait confié les premiers rôles (A. Krasnowolski, 1987). Mais la pérennité de l'école a permis de former une nouvelle génération d'autochtones « évolués » qualifiés d'*akowé* (col blanc) et qui a fini par se poser en véritable *challenger* politique de l'élite afro-brésilienne, accusée de n'avoir pas mis l'exercice du pouvoir politique au service du bien-être général ou du développement.

2.3. Capital social de l'*akowé*

L'appartenance sociale de l'élite commençait dès lors à laisser place au poids du niveau d'instruction. Les *akowé* ont pris leur essor politique à partir des mouvements nationalistes dont ils ont profité suite aux réformes administratives et institutionnelles des années 1940 (D. Ronen, 1974, p. 55-76). Les premières élections, notamment celles concernant la désignation des députés de l'Afrique occidentale française (AOF) à l'Assemblée constituante de 1945, ont libéré l'énergie des *akowé* dans la conquête du pouvoir politique. Pendant plus d'une trentaine d'années, l'aristocratie dahoméenne et la classe marginale des chefs traditionnels se trouvèrent confinées dans les seconds rôles, répercutant les échos des *akowé* au sein des masses populaires.

Cela dit, le capital social des *akowé* s'apprécie sous deux angles : une élite au bout des études et un exemple de réussite sociale. En effet, les structures

publiques et parapubliques de gestion administrative, ainsi que les institutions de l'appareil d'État, étaient quasiment aux mains des *akowé* majoritairement du sud-Dahomey (actuel sud-Bénin). Le citoyen lambda, où qu'il se trouvait, avait affaire à ces autorités politiques et administratives qui avaient un rôle central dans l'arène sociopolitique. Grâce au succès qu'ils ont obtenu dans les études, ces *akowé* ou « évolués », fils d'une classe petite ou moyenne de la bourgeoisie urbaine, étaient considérés comme des exemples de réussite sociale. L'image de privilégiés dont ils bénéficiaient au sein de la société se justifiait par le niveau d'instruction, le confort matériel et le degré de civilisation grâce à leur contact avec l'Europe. Ce sont donc les *akowé*, outre évidemment les Afro-Brésiliens, qui avaient les belles maisons, les moyens de transport les plus confortables et plus résistants. En effet,

personne ne pouvait afficher un haut niveau d'instruction, s'offrir une voiture deux chevaux en vogue à l'époque, une maison à architecture portugaise ou française, s'habiller élégamment avec des tenues vestimentaires et des chaussures importées si ce n'est un *Agouda* ou un *akowé* (Conservateur de musée, entretien, Ouidah, 2011).

Ces attributs ont fait d'eux des composantes d'une classe de privilégiés qui suscitait respect et admiration. C'est un capital social fortement convoité, au point où R. Banégas (2003, p. 40) parle du « mythe de l'*akowé* dans les imaginaires politiques ». Pour lui, la traduction littérale en *fongbé* du terme *akowé* signifie « clan blanc » ou « clan du Blanc », étant entendu qu'*akó* désigne « le groupe issu d'un même ancêtre » et *wé* « la couleur blanche ».

Si nous partageons avec lui l'image de « l'évolué » occidentalisé que renvoie cette étymologie *adja-fon* aux populations locales, nous pouvons néanmoins observer qu'il existe, toujours chez les *Fon* (locuteurs de la langue fon, ils sont originaires du centre et d'une partie du sud-Bénin), une seconde traduction littérale qu'il n'a pas évoquée. Cela dit, *akowé* signifie également *akó wiwé*, c'est-à-dire « col blanc », par opposition au « col bleu ». Le col blanc, c'est l'intellectuel, le bureaucrate prédisposé à la gestion des affaires publiques, aux hautes fonctions politiques, etc. Toujours propres, ces intellectuels étaient à l'image du colonisateur blanc ; ils étaient les héritiers directs de la culture, du savoir-faire et du savoir-vivre du Blanc.

« Clan du Blanc » ou « col blanc », l'*akowé* appartient au registre des « évolués⁴ », c'est-à-dire des distingués, des personnalités, dans leurs rapports aux savoirs savants, à autrui ou à leur environnement social. L'*akowé* tire sa puissance tant de l'image qu'il projette dans la société que de l'accueil réservé à cette image par les populations. Le mythe de l'*akowé* a trouvé à ce niveau un ressort assez solide. Outre la revendication sociale de l'homme occidentalisé, l'*akowé* s'illustre dans le sens de l'invisible comme le détenteur des secrets du pouvoir magique

⁴ Le terme « évolué » n'est pas une notion coloniale, c'est en soi un capital social. Dans les imaginaires locaux, ceux qui ont fait des études jusqu'à un niveau donné sont des « évolués » par rapport à ceux qui n'ont pas fréquenté l'école.

acquis auprès des Blancs, à travers l'accès à leurs sciences. Un enquêté le confirme en ces termes :

De par sa science, le Blanc est déjà comme Dieu. L'*akowé* ayant été à son école, est perçu comme homme civilisé détenant un savoir et un savoir-faire. Les connaissances acquises l'élèvent parmi ses congénères non instruits et, par ricochet, le rapprochent aussi de Dieu, donc de l'invisible. (Prêtre vodoun, entretien, Ouidah, 2011).

La description de la puissance que représente l'*akowé* s'étend à un autre terme, celui de *mèdjomè*. Nous empruntons le terme *mèdjomè* à Th. Vittin (1989, p. 21) qui le définit comme une « personnalité importante ayant une position matérielle et sociale élevée, qui suscite admiration et respect ». Sans entrer dans l'étymologie *adja-fon* de la notion basée sur la cosmogonie *vodun*, nous tirons la conséquence que la société prend l'*akowé* pour le *mèdjomè*, c'est-à-dire, une personne puissante et digne qui tient sa puissance de la distinction sociale basée sur des qualités matérielles, morales, intellectuelles, culturelles, et sur l'invisible *Mawu* (Dieu). L'image sociale de l'*akowé* ou encore du *mèdjomè*, privilégie ce dernier comme l'épicentre du pouvoir politique. C'était l'élite dahoméenne, celle-là qui avait verrouillé tout le système sociopolitique jusqu'en 1972 où le coup d'État du capitaine Mathieu Kérékou est intervenu. Ce coup résonnait comme le ras-le-bol du mal développement et des frustrations nées de la confiscation du pouvoir politique durant trois décennies par les *akowé* pour qui la promesse de la prospérité partagée avait pourtant servi de mobile à la légitimité de leur pouvoir. Un enquêté, la quatre-vingt-dizaine, donc témoin vivant de l'évolution sociopolitique du Bénin, confirme cette analyse en ces termes :

Les différentes élites qui se sont évincées, qui se sont donc succédé au sommet de l'État avant l'expérience démocratique commencée en 1990, ont raté le rendez-vous du développement et de la prospérité partagée ; elles ont distrait le peuple en oubliant de faire ce qu'elles lui ont promis et qui a entre-temps légitimé leur pouvoir : éradiquer la pauvreté. » (Professeur d'anthropologie à la retraite, membre de la société civile, entretien, Ouidah, 2011).

3. Des *akowé* contraints de faire allégeance aux militaires révolutionnaires

La succession de certains faits explique la descente aux enfers des *akowé*. On peut citer la politique politicienne marquée par des querelles fondées sur l'égoïsme et la culture du régionalisme. La plupart de ces *akowé* étant originaires du sud, les populations du nord-Dahomey se sont senties pendant longtemps marginalisées et écartées du pouvoir économique et politique. Par exemple, les élites politiques comme Maga, Apithy, Ahomadégbé, Zinsou, avec leur parti politique respectif, servaient la cause régionaliste et ne se sont pas préoccupés du développement économique. Les jeux d'alliance, de rupture d'alliance et de

« désalliance politique⁵ » (P. Hinnou, 2012 ; 2014, p. 36) et même les crises sociales qui en sont nées, servaient la cause du régionalisme. Les multiples coups d'État, qui s'apparentaient pourtant aux signes avant-coureurs du mécontentement d'une couche sociale lassée par cette « politique de l'autruche », n'ont pas jusqu'à réussi à évincer le régime des « évolués » ou des *akowé*. Il eut fallu attendre le 26 octobre 1972 pour qu'une nouvelle page d'élites politiques s'écrive, celle des militaires révolutionnaires.

3.1. Popularité de la Révolution, popularité de l'autocratie

Le *putsch* du 26 octobre 1972 était l'œuvre d'un groupe d'officiers, tous capitaines en service au camp militaire de Ouidah. Ceux-ci se sont entendus pour confier l'exercice du pouvoir au seul nordiste du groupe (Mathieu Kérékou), les putschistes sudistes ayant très tôt montré leur incapacité à se faire confiance. Ce coup d'État avait reçu un écho favorable, tant au niveau des cadres de l'armée (Groupement militaire révolutionnaire, GMR), des organisations scolaires et universitaires que des masses populaires. Tous y voyaient le signe d'un nouveau départ parce que lassés par les querelles et la politique régionaliste des vieux *akowé*.

Le premier acte majeur du capitaine Kérékou aura été son discours prononcé un mois après sa prise de pouvoir (30 novembre 1972). Il annonçait un vaste chantier d'actions axées sur la lutte contre l'impérialisme, le ralliement de toutes les forces sociales et l'option nationaliste. Pour ce faire, il pouvait compter sur la Ligue nationale de la jeunesse patriotique (LNJP) dont les figures de proue étaient Ignace Adjo Boco et Issa Abdoulaye. Novembre 1975 a été le mois où Kérékou décréta la République populaire du Bénin (RPB) en remplacement du Dahomey. Le pays se retrouva ainsi au cœur de la révolution et du nationalisme (nationalisation systématique de toutes les sociétés aux mains des expatriés ou étrangers).

Le pouvoir autocratique s'installa avec l'interdiction de toute activité politique et syndicale, l'installation des comités révolutionnaires locaux (en charge de l'administration locale), la soumission des médias à la censure, la refonte de l'éducation basée sur le « socialisme scientifique », la campagne d'éradication des *azétó* (sorciers) ou des forces occultes en général⁶. Kérékou va capituler sur ce dernier chantier (U. Sulikowski, 1993, p. 385-386) en implorant la pitié des *Bokonon* (devins) et des *vodún* (prêtres *vodun*⁷) à faire revenir la pluie dont la rareté menaçait les produits agricoles en 1976. Bien d'autres mesures dignes d'un

⁵ Terminologie signifiant non pas une simple rupture d'alliance, mais une rupture en vue d'une alliance nouvelle et immédiate.

⁶ Qualifiées de « forces féodales », elles comprenaient les religions, les chefferies traditionnelles, ainsi que les sorciers.

⁷ L'espace religieux axé sur le culte *vodoun* au Bénin peut être étudié en lisant P. F. Verger (1953, p. 19-24).

« État-commando » (G. Elwert, 1990) ont été également prises. L'armée devait désormais tout régenter, et ce par le biais du PRPB (Parti de la République populaire du Bénin), parti-État, créé en 1975 et dirigé de mains de fer par Kérékou, le guide de la révolution. Celui-ci avait effectivement accumulé tous les pouvoirs. La description de cette centralisation de pouvoir renseigne sur ses intentions réelles ou cachées : « À la tête du parti et de l'État [...] Kérékou sut se bâtir un vaste réseau de loyautés personnelles par une active politique d'allocation des prébendes, et s'imposer comme médiateur des luttes d'intérêts. » (R. Banégas, 2003, p. 72).

Loin d'être un véritable « parti de masse », le PRPB est passé maître dans l'art de la cooptation faisant de lui un « club privé » (C. Allen, 1992, p. 63-81). Artisan de la ruse, le capitaine Kérékou, plus tard colonel, n'avait d'inspiration que pour « la politique du ventre » (J.-F. Bayart, 1989). Il savait manipuler les cadres sur le sol mouvant des prébendes et des compromissions et ceci dans le seul dessein d'être le seul maître de la situation : « L'implication et la compromission de l'élite, notamment de jeunes qui n'auraient sans doute pas rêvé de carrières et d'ascensions aussi fulgurantes, a permis au régime de perdurer et a donné à un système politique éclaté qui renforce l'arbitrage du chef de l'État. » (Th. Vittin, 1991, p. 103). On peut aussi évoquer le recrutement systématique des diplômés dans la fonction publique qui, en dix ans, a atteint le quadruple de son chiffre initial, passant de 12 000 à 49 000 dans les années 1980. Un administrateur du travail à la retraite témoigne :

Le recrutement se faisait au mépris des textes. Népotisme et clientélisme aidant, les ministres du régime faisaient recruter parents, copains, copines pour gonfler l'effectif des agents de l'État. Il fallait avoir ses parents sur le pommier pour ne pas manger des pommes vertes. Le comble, c'est qu'ils n'avaient ni la conscience professionnelle ni le sens du service public. (Administrateur retraité, entretien, Porto-Novo, 2011).

Comme on le voit, la contingence de la structuration des événements liés au coup d'État, à l'avalanche des décisions politiques et idéologiques qui en ont suivi, à l'imposition du PRPB comme parti unique, à l'élection d'une Assemblée nationale révolutionnaire (ANR) et à l'adoption d'une nouvelle Constitution en 1977, permet de parier sur la composition de la nouvelle génération d'élites politiques qui pourrait succéder aux vieux *akowé*.

Toutefois, le régime fort des militaires communément appelés hommes en kaki, face à certains impondérables notamment socio-économiques, sera contraint au début des années 1980, de lâcher du lest et de s'ouvrir à d'autres catégories sociales. En effet, on observera que la nouvelle élite révolutionnaire est composée prioritairement de militaires, mais également de civils cooptés en infiltrant les démembrements du parti-État. Ces civils sont les directeurs généraux (DG) des ministères, des sociétés publiques et parapubliques, les jeunes cadres, les déscolarisés et l'élite paysanne.

3.2. En kaki ou en treillis : le pavoisement de l'élite militaire

Désormais aux commandes, les membres du GMR avaient une influence sur toutes les couches sociales. Les postes importants de responsabilité étaient occupés par les hommes en uniformes, les cadres de l'armée. Ils ont pris le contrôle de tous les compartiments de la présidence, des ministères, des préfectures, de toutes les institutions révolutionnaires telles que l'ANR. On les voyait, à tour de rôle, passer à la tête d'une institution à l'autre avec la bénédiction de leur chef suprême. Le cas du colonel Martin Dohou Azonhiho, tantôt ministre (MISON⁸), tantôt préfet de la province du Mono, est édifiant. L'armée était devenue une voie d'ascension sociale et politique. Elle représentait un centre d'attraction et forçait la vocation professionnelle des jeunes. Le service militaire obligatoire institué par le GMR contribuait également à aiguïser les appétits professionnels de la couche juvénile, soit directement, soit indirectement : « Il n'était pas rare qu'une personne ambitieuse, au retour de ses études universitaires en France, intègre une commission militaire à partir de laquelle elle pouvait se constituer une faction de partisans ou faire allégeance à un membre du cercle rapproché de Kérékou. » (J. R. Heilbrunn, 1994, p. 449).

Plusieurs signes favorisaient la carrière militaire : la tenue kaki et les autres composantes de l'accoutrement que la révolution a mises en valeur. À cela s'ajoutent le prestige social incarné par les responsabilités politiques et les avantages matériels correspondants. L'importance de cette nouvelle profession et l'émulation qu'elle créait au sein de la jeunesse d'alors s'observaient dans l'accroissement sans précédent des chiffres de l'armée qui ont tutoyé le quadruple, en passant de 2 500 âmes dans les années 1960 à 8 700 en 1987.

Les hommes forts de l'armée constituaient la nouvelle élite, une élite militaire qui « broyait » tout sur son passage. Les gardiens du temple ancien ou les anciens « évolués » ou *akowé* et leurs soutiens furent relégués au dernier rang, écartés et rayés de l'espace politique, soit par des mesures pacifiques, soit par pure répression : « Toute tentative de contestation était réprimée dans le sang. On dirait que la propagande de la révolution, la promotion de la pensée unique et la répression ont détourné le régime de sa vraie mission de développement. » (Enseignant retraité, entretien, Ouidah, 2011). Ces *akowé*, que Kérékou qualifiait ironiquement d'« intellectuels tarés », étaient en quelque sorte politiquement assignés à résidence et contraints de ruminer continuellement leur nostalgie au garage de la redoutable machine révolutionnaire. Tant la dissuasion et le châtiment étaient à leur paroxysme, avec la performance des services de renseignement qui quadrillaient tout le pays d'une part, les agissements du bataillon de la garde

⁸ Ministre de l'information, de la sécurité et de l'orientation nationale (MISON).

présidentielle (BGP) et le fonctionnement à plein régime du « Petit-palais⁹ », d'autre part.

Mais pour tenir durablement les ficelles du pouvoir d'État, cette élite révolutionnaire n'a pas tari d'imagination en associant, par la cooptation et le clientélisme, certains cadres civils, voire des déscolarisés et des paysans. Ce sont ces trois dernières catégories d'acteurs politiques que nous qualifions d'élites cooptées dans la section suivante.

4. Sous l'emprise de la cooptation : les autres élites

Contrairement aux *Agouda*, aux *akowé* et aux militaires révolutionnaires, les élites cooptées n'ont pas directement ou immédiatement exercé les hautes fonctions du pouvoir d'État. Considérées peut-être comme des maux nécessaires par le régime militaro-marxiste, elles ont été associées à la gestion des affaires publiques, et ce à des échelons divers, en vue de servir de faire-valoir. Les cadres civils nommés Directeurs généraux (DG) des sociétés d'État le sont surtout pour combler les lacunes des professionnels de fusil et surtout pour créer les conditions d'une subordination qui foule au pied l'orthodoxie financière. Quant aux déscolarisés et paysans, ils ont été conviés dans le seul dessein de renvoyer au reste du monde l'image de la justification d'une adhésion populaire à la méthode de gouvernance mise en œuvre.

4.1. « DG », jeunes cadres et princes jouisseurs

L'armée n'était pas en ce moment le seul cadre de production de l'élite nouvelle. Le bras non armé, c'est-à-dire, le bras politique des professionnels du fusil qu'était le PRPB, représentait le lieu de cooptation des cadres civils qui devront intégrer le cercle restreint des gestionnaires du pouvoir. À ces jeunes cadres civils, qui ont arpenté les couloirs ou monté les escaliers du PRPB, revenaient les postes importants, tant au niveau du bureau politique que dans les comités centraux. C'est également à eux que le régime militaire confiait la direction générale (DG) des sociétés publiques et parapubliques. Ce sont encore eux qui sont nommés DG des ministères. Ces postes déjà « juteux », en raison des avantages officiels afférents, représentaient des creusets de corruption où tout devient monnayable. Un ancien fonctionnaire de la Banque mondiale enquête déclare :

Les cadres promus servaient de faire-valoir au pouvoir des élites militaires qui venaient puiser allègrement dans les caisses des sociétés d'État. À leur tour, les DG aussi, malgré leurs avantages officiels, y puisaient impunément. Ils étaient à la fois corrompus et corrupteurs. (Entretien, Cotonou, 2011).

⁹ Lieu d'enfermement et de torture des contestataires du régime et de ceux qui étaient qualifiés comme tels.

Les postes clés des services représentant le poumon de l'économie (la douane, les impôts, etc.), se distribuaient comme de petits pains entre les barons du PRPB et ces cadres civils privilégiés du système.

La nouvelle donne tranchait avec l'accumulation de diplômes (taxe de café des anciens *akowé*) pour s'arrimer aux qualités exclusives du militantisme clientéliste. Le PRPB, véritable parti de propagande, a atteint les organisations de masse dans toutes les provinces (actuels départements). Le milieu syndical n'était pas épargné. Par exemple, l'UNSTB¹⁰ était représentée par Romain Vilon Ghézo, alors président de l'ANR. La méthode de positionnement de ces cadres civils favorisait la délation, les dénonciations fantaisistes, les coups bas. Beaucoup d'entre eux se servaient des failles de la Constitution pour se régler des comptes. L'article 139 de la loi fondamentale de 1977 prêtait le flanc au forfait : « Les citoyens [...] ont le droit d'adresser à tous les organes de l'État [...], par écrit ou oralement, des dénonciations, des plaintes contre toute personne physique ou morale pour violation de la loi ou manquement de son devoir ». Tous les chemins étaient bons et la fin pouvait facilement justifier les moyens, même si les futurs événements apporteront la preuve qu'un tel système ne saurait tenir longtemps. En attendant, la pratique institutionnalisée par le régime militaire qui visait le clientélisme et le populisme, offrait l'occasion à certains jeunes déscolarisés et paysans d'occuper aussi des espaces de pouvoir.

4.2. Des espaces de pouvoir aux déscolarisés et paysans

Les jeunes déscolarisés et les paysans n'ont remplacé ni l'élite militaire ni les cadres civils « DG », mais se sont posés à côté de ceux-ci. On est alors en droit de formuler l'interrogation suivante : par quels mécanismes et à quel niveau de la hiérarchie sociale s'observe la mise en scène du pouvoir desdits déscolarisés et paysans ? Et quel a été le degré d'acceptabilité de cette élite demi-lettrée ou de ce *leadership* quasi-paysan sous le régime militaro-marxiste ?

L'élite militaire a dû ouvrir les vannes du pouvoir aux cadres civils cooptés pour asseoir la légitimité du régime Kérékou, laquelle sera éprouvée par des contestations internes et des difficultés économiques au début des années 1980. Dans le cas précis des déscolarisés et paysans qui se mettaient dans la peau de « cadets sociaux » (C. Toulabor, 1985, p. 446-458), bien des situations favorisaient leur ascension sociale, une ascension perçue comme une « revanche sociale ».

Primo, la réforme de l'administration territoriale en 1974 réorganisait les instances du pouvoir local. Cette réforme prévoyait, suivant le modèle soviétique, l'élection des maires, des conseils communaux, locaux et des « délégués » de village ou de quartier de ville. Bien que cette forme de désignation ait été adoptée par le passé pendant la colonisation au plan national et aussi en 1964 avant d'être suspendue, il faut souligner que la particularité ici résidait dans la logique de

¹⁰ Union nationale des syndicats des travailleurs du Bénin.

l'évincement des anciens chefs traditionnels traités de féodaux. Le régime révolutionnaire a mis en branle sa stratégie de cooptation des paysans et déscolarisés, leur a inculqué quelques notions idéologiques, à travers le programme de propagande du PRPB, pour ensuite les aider à accéder aux premiers postes de responsabilité à l'échelle communale et villageoise.

La logique opportuniste et la rançon du militantisme biaisé étaient perceptibles chez le paysan analphabète appelé Adoba, délégué jusqu'en 1982 pour le compte du village *Gbanlin* (dans le Zou-nord, centre du Bénin), lorsqu'il pavoisait devant certains jeunes déscolarisés : « Vous ? Vous êtes allés à l'école. Moi, Adoba, j'ai fait la politique de Kérékou. Je n'ai jamais mis les pieds à l'école, mais je suis plus malin que vous, j'ai plus d'idées et d'astuces. Parce que j'allais à des réunions politiques avec de grands responsables, j'ai été membre du PRPB¹¹ ». La responsabilité de ces paysans et déscolarisés était double : ils étaient à la fois élus locaux et chefs des structures de base du PRPB. Le témoignage de ce paysan élu à l'échelon du village est édifiant :

Moi, je suis un vrai paysan, je n'ai jamais mis pied à l'école mais le PRPB m'a installé, comme bien d'autres paysans, à la tête d'un village. Nous avons été installés parce que le régime populiste a décrété du remplacement des anciens hommes et, avec eux, leur politique. Nous ne comprenions rien à l'administration d'un conseil de village, d'une mairie, encore moins aux fonctions parlementaires, mais nous étions là. (Ancien délégué de village, entretien, Lokossa, 2010).

Des déscolarisés et paysans avaient mordu à l'appât et leurs slogans traduisaient leur niveau d'excitation et de revanche vis-à-vis de la politique ancienne, la politique des anciens féodaux qu'ils disaient rejeter avec véhémence. L'intention populaire du régime était claire : « détruire l'ancienne politique à travers les hommes et les structures qui la portent » en leur endossant la responsabilité de promouvoir « l'exploitation de l'Homme par l'Homme », puis, se faire bonne conscience en proclamant la volonté de « donner le pouvoir et tout le pouvoir au peuple ».

Secundo, la réforme de l'agriculture entreprise par exemple dans le domaine du coton, suscitait la multiplication des groupements villageois, des organisations paysannes soutenues par l'État. En dehors des postes de maire, de délégué, ces paysans étaient représentés à l'Assemblée nationale révolutionnaire¹² (ANR) avec 84 sièges sur 336. Seulement, cette participation paysanne à l'ANR n'a jamais été constructive dans les faits.

Avec les paysans, l'instruction comme critère d'accession à la gestion des affaires publiques, ne restera qu'un simple souvenir. La réflexion de N. Bako Arifari (1998, p. 66) concernant le village Founougo reste un exemple :

¹¹ Rapporté dans Th. Bierschenk (1995, p. 29).

¹² Les ouvriers avaient 33 sièges, les militaires 33, les enseignants 25, les cadres directeurs 20.

N'importe quel paysan [...] pouvait prétendre exercer [...] les fonctions de délégué, nouvelle appellation de la charge de chef de village. [...] Le premier maire élu, du nom de Biokpo, était non seulement analphabète, mais aussi griot. Or, traditionnellement, les griots sont considérés comme de simples serviteurs des chefs.

Cela montre l'ampleur de la révolution introduite dans la hiérarchie sociale par le régime Kérékou qui a favorisé, en outre, la mise à l'écart des anciens chefs coutumiers traités de « féodaux ». Cependant, l'exercice du pouvoir paysan se trouvait, dans certaines conditions, contesté. Ce fut le cas du maire Biokpo, un griot prétendant diriger des nobles. L'autre difficulté de l'élite paysanne était liée à la concurrence, dans le sens du partage des postes politiques, avec les responsables des services déconcentrés de l'État comme les agents du CARDER¹³, de l'éducation, etc. De même, la crise économique de 1985, la suspension du recrutement systématique dans la fonction publique, ont poussé des jeunes diplômés sans emploi et des jeunes déscolarisés à retourner au village, là où ils chercheront à être visibles en allant à l'assaut des instances dirigeantes de leur village. Leur arrivée a été perçue comme une menace réelle de la quiétude politique des paysans qui occupaient déjà le terrain :

Les « déscolarisés » [...] ont opéré un retour définitif au village où ils cherchent [...] à se positionner sur l'arène politique villageoise déjà occupée par l'élite paysanne. Ils deviennent de fait des concurrents sérieux qui [...] peuvent faire prévaloir leur capital scolaire et leur maîtrise de la langue officielle de travail qu'est le français. (N. Bako Arifari, 1998, p. 65-66).

Conclusion

Somme toute, cette recherche a offert l'occasion d'un possible renouvellement de la discussion autour des élites politiques avant la transition démocratique du Bénin. Le profil de l'élite politique n'est pas resté statique, de la colonisation du Dahomey jusqu'à la fin du régime militaro-marxiste du Bénin en 1989. Autrement dit, les signes auxquels on reconnaît l'élite politique ont subi de profonds changements. Il s'agit là d'une véritable mutation sociale dans l'histoire de l'élite béninoise pré-démocratique. Ce qui est du reste certain, c'est que l'apparition d'une nouvelle élite n'est pas à dissocier du contexte sociopolitique et économique du pays, encore moins de certaines conditions sociogéographiques et culturelles. Même s'il s'observe que ces différents paramètres sont moins rigides lorsque l'on passe d'une génération d'élites politiques à une autre.

Le point commun des générations concomitantes d'élites civiles, était la cooptation, l'opportunisme, la délation, la prime au militantisme biaisé, la dévaluation de la compétence des personnes promues, le laisser-faire, etc. Outre la concurrence entre élite déscolarisée et élite paysanne, l'option laxiste du régime militaro-marxiste ou révolutionnaire a généré la contre-performance d'une

¹³ Centre d'action régionale pour le développement rural.

administration apprivoisée par des analphabètes. Les paysans n'ont rien pu apporter de façon significative ni à l'administration communale et villageoise dont ils étaient les gestionnaires, ni à l'ANR (Parlement) au sein de laquelle ils étaient représentés. Toutes les décisions étant prises par l'élite militaire et l'élite civile lettrée. Le régime Kérékou a permis à certaines couches sociales et régions marginalisées de prendre leur revanche sur l'histoire. Ce qui est intéressant, c'est le côté non statique ou la mutation de l'élite pré-démocratique. Chacune des générations d'élites qui se sont succédé dans la gestion des affaires publiques a affiché des caractéristiques sociologiques propres et, parfois, des élans revanchards que le bon sens a permis de contenir. Dans cette révolution sociale, le contrôle des instances de pouvoir n'a pas permis de mettre résolument le pays sur la voie du développement.

Succession de générations d'élites politiques dans le Bénin pré-démocratique, succession de désillusions et de désenchantements des citoyens par rapport aux actions de développement. Ce rendez-vous manqué alimenté par les tensions sociales et les crises économiques a provoqué des « actions collectives » (J. Lafargue, 1996, p. 363-396) de contestation et le basculement idéologique de 1990 avec l'adoption de la démocratie. Mais plus d'un quart de siècle après, c'est à peine exagéré de dire que la promesse du développement est encore loin d'être tenue.

Références bibliographiques

- ALLEN Chris, 1992, « Goodbye to all that: the short and sad story of socialism in Benin », *The Journal of Communist Studies*, n° 8, vol. 2, pp. 63-81.
- BADIÉ Bernard, 1992, *L'État importé. Essai sur l'occidentalisation de l'ordre politique*, Paris, Fayard.
- BAILEY Frederick-George, 1971, *Les règles du jeu politique*, Paris, PUF (« Etudes anthropologiques »).
- BANÉGAS Richard, 2003, *La démocratie à pas de caméléon. Transition et imaginaires politiques au Bénin*, Paris, Karthala.
- BAKO ARIFARI Nassirou, 1998, « La démocratie à Founougo : paysans et "déscolarisés" en compétition pour le pouvoir local », in T. BIERSCHEK et J.-P. OLIVIER DE SARDAN (dir), *Les pouvoirs au village. Le Bénin rural entre démocratisation et décentralisation*, Paris, pp.57-99.
- BAKO ARIFARI Nassirou, 2000, « La mémoire de la traite négrière dans le débat politique au Bénin dans les années 1990 », *Journal des Africanistes*, Tome 70, fascicule 1-2, pp. 221-231.
- BAYART Jean-François, 1989, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard.
- BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, 2003, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin/ S.E.J.E.R [1ère éd. 1966].

- BIERSCHENK Thomas (dir.), 1995, *Les effets sociopolitiques de la démocratisation en milieu rural au Bénin*, Résultats des recherches, Stuttgart, Universität Hohenheim, tome 1.
- BIGO Didier, 1993, « La délégitimation des pouvoirs. Entre politique du ventre et démocratie », in Gérard CONAC (dir.), *L'Afrique en transition vers le pluralisme politique*, Paris, Economica, pp.155-163.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 1971, « De la traite des esclaves à l'exportation de l'huile de palme et des palmistes au Dahomey », in C. MEILLASSOUX (dir.), *L'évolution du commerce en Afrique de l'Ouest*, Oxford, Oxford University Press, pp. 107-123.
- CROZIER Michel, FRIEDBERG Erhard, 1977, *L'Acteur et le Système*, Paris, Seuil.
- DECALO Samuel, 1973, « Regionalism, politics and the military in Dahomey », *Journal of Developing Areas*, n° 7, vol. 3, pp. 449-478.
- ELWERT Georg, 1990, « Der Kommandostaat und seine Bauern », Contribution au congrès de la Société Européenne de Sociologie Rurale, Gießen, Juillet.
- HINNOU Patrick, 2012, *Négocier la démocratie au quotidien. Élités politiques, forces sociales et citoyens ordinaires dans les arènes locales au Bénin*, Thèse de doctorat unique de sociologie, Université de Bielefeld.
- HINNOU Patrick, 2014, *Négocier la démocratie en Afrique. L'exemple du Bénin*, Paris, L'Harmattan (« Etudes africaines »).
- HELBRUNN John R., 1994, *Authority, Property and Politics in Benin and Togo*, Los Angeles, University of California, Ph.D. Dissertation.
- KAUFMANN Jean-Claude, 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- KRASNOWOLSKI Andrzej, 1987, *Les Afro-Brésiliens dans le processus de changement de la Côte des esclaves*, Uroclaw, Académie polonaise des sciences, Centre de recherche sur les pays hors Europe.
- LAFARGUE Jérôme, 1996, « La rue africaine en mouvement : politique et action collective », *Politique Africaine*, n° 63, pp. 363-396.
- MONTEIRO RIBEIRO Milton Roberto, 1996, *Agouda, Les Brésiliens du Bénin. Enquête anthropologique et photographique*, thèse de doctorat, multigr., Marseille, EHESS.
- NOIRIEL Gérard, 1998, *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile XIXe-XXe*, Hachette, Paris (1^{ère} éd. 1991).
- NOIRIEL Gérard, 2005, *État, nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir*, Paris, Folio-histoire (1^{ère} éd. 2001 Paris, Belin).
- NOIRIEL Gérard, 2006, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte.
- OFFERLÉ Michel, dir., 1999, *La Profession politique XIXe-XXe*, Belin, Paris.
- RONEN Dov, 1974, « The colonial elite in Dahomey », *African Studies Review*, vol 17, n°1, avril, p.55-76.

SANVI Anne-Marie. C., 1977, *Les métis et les Brésiliens dans la colonie du Dahomey (1890-1920)*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université nationale du Bénin.

SULIKOWSKI Ulrike, 1993, « 'Eating the fresh, eating the soul'. Reflections on politics, sorcery and *vodún* in contemporary Benin », in J.-P. CHRÉTIEN (dir.), *L'invention religieuse en Afrique*, Paris, Karthala.

TIDJANI-SERPOS Noureini, CAFFE Jean, 1993, *Porto-Novo, un rêve brésilien*, Paris/Cotonou, Karthala/Assocle.

TOULABOR Comi, 1985, « L'énonciation du pouvoir et de la richesse chez les jeunes "conjoncturés" de Lomé (Togo) », *Revue française de science politique*, n° 35, vol. 3, juin, pp. 446-458.

VERGER Pierre F., 1953, « Le culte des Vodoun d'Abomey aurait-il été rapporté à Saint-Louis de Maranhao par la mère du roi Ghézo ? », *Etudes dahoméennes*, VIII, pp. 19-24.

VERGER Pierre F., 1968, *Flux et reflux de la traite des Nègres entre le Golfe du Bénin et Bahia de Todos os Santos du XVII^e siècle au XIX^e siècle*, Paris/La Haye, Mouton et Cie.

WINKIN Yves, 1993, « Communication interpersonnelle et interculturelle », in L. Sfez (éd.), *Dictionnaire critique de la communication*, tome 1, Paris, éd. pp. 413-515.

VITTIN Théophile, 1989, « Esquisse de la formation et de l'évolution des élites modernes au Bénin », Bordeaux, IEP-CEAN, miméo, juin. Exposé, Journée d'étude sur « Les élites africaines au pouvoir » (Bordeaux, CEAN).

VITTIN Théophile, 1991, « Bénin : du "système Kérékou" au renouveau démocratique », in Jean-François MÉDARD (dir), *États d'Afrique noire. Formation, mécanismes et crise*, Paris, Karthala, p. 107.